

hanif  
kureishi  

---

intimité

HANIF KUREISHI

---

## INTIMITÉ

« Pourquoi un homme cesse-t-il d'aimer une femme ? Dans un livre dépoli et osseux, Hanif Kureishi raconte l'histoire d'une séparation.

« 160 pages d'une lumière crue et d'une noirceur aveuglante. De bout en bout il y a un parti pris de lucidité et de vérité. Des détails sordides, des pensées meurtrières, des faits et gestes que l'on préférerait ignorer. Ceux de l'intimité d'un couple...

« *Intimité* est un récit puissant et rare qui semble écrit dans un grincement de dents. Hanif Kureishi se met à nu et se met en danger pour autopsier la mort d'un couple. Le narrateur – épris de toutes les femmes, en quête de tous les plaisirs – ne veut plus de sa vie. Elle ressemble trop à un vieux vêtement perdu sur un cintre au fond d'une armoire. Personne ne le porte, personne ne le jette. “N'a-t-on droit à rien d'autre ? Ne peut-on imaginer mieux ?” Il y a beaucoup de blessures et de peines dans ce livre qui clôt une vie sans en ouvrir une autre. » (Marie-Laure Delorme, *Le Journal du dimanche*, 19 avril 1998)

# INTIMITÉ

*Du même auteur  
en numérique*

Le Dernier Mot  
Le Déclin de l'Occident  
Le Don de Gabriel  
Des bleus à l'amour  
Le Bouddha de banlieue

HANIF KUREISHI

# INTIMITÉ

Traduit de l'anglais  
par Brice MATTHIEUSSENT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :  
*Intimacy*

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre*

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Hanif Kureishi, 1998  
© Christian Bourgois éditeur, 1998  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-02854-6

C'est la plus triste des soirées, car je m'en vais et ne reviendrai pas. Demain matin, lorsque la femme avec qui je vis depuis six ans sera partie au travail sur sa bicyclette et qu'on aura emmené nos enfants au parc avec leur ballon, je mettrai quelques affaires dans une valise, je quitterai discrètement ma maison en espérant que personne ne me verra et je prendrai le métro pour aller chez Victor. Là, pendant une durée indéterminée, je dormirai par terre dans la pièce minuscule qu'il a aimablement mise à ma disposition, à côté de la cuisine. Chaque matin, je rangerai le matelas mince et étroit dans le chauffe-linge. Je fourrerai dans un coffre le duvet qui sent le moisi.

Je ne reprendrai pas cette existence. C'est impossible. Peut-être devrais-je laisser un mot pour le lui dire. « Chère Susan, je ne reviendrai pas... » Peut-être sera-t-il préférable d'appeler

demain après-midi. À moins que je ne lui rende visite durant le week-end. Je n'ai pas encore décidé des détails. Mais je suis presque certain de ne pas lui révéler mes intentions ce soir ni cette nuit. Je vais repousser ce moment. Pourquoi ? Parce que les mots sont des actes et qu'ils déclenchent des événements. Dès qu'ils sont prononcés, on ne peut plus les retirer. Une chose irrévocable a été accomplie. Pas question de retourner en arrière, même si j'ai peur et si j'hésite. En fait, je tremble.

Il s'agit donc sans doute de notre dernière soirée familiale, innocente et pacifique ; de ma dernière nuit avec une femme que je connais depuis dix ans, une femme dont je sais presque tout et dont je ne veux plus. Bientôt, nous nous comporterons en étrangers. Non, nous ne pourrons jamais être ainsi. Blesser quelqu'un, c'est entrer par effraction dans son intimité. Chacun devient pour l'autre une relation dangereuse, chargée d'histoire. Cette première fois où elle a posé la main sur mon bras — comme je regrette de ne pas m'être détourné. Quel gâchis ; quelle perte de temps et d'émotions. Elle a dit une chose similaire sur moi. Mais parlons-nous vraiment sérieusement ? Je tergiverse sans arrêt à ce sujet.

Assis sur le rebord de la baignoire, je regarde mes deux fils, âgés de cinq et trois ans, chacun installé à un bout. Leurs jouets, des animaux et



des biberons en plastique, flottent à la surface et ils bavardent entre eux quand ils ne parlent pas tout seuls, sans se battre ni gémir, pour une fois. Ils sont vivants et sauvages ; les gens disent que ce sont des enfants heureux et affectueux. Ce matin, alors que j'allais sortir pour la journée en sachant très bien que je devais prendre plusieurs décisions, l'aîné m'a déclaré en insistant pour avoir un autre baiser avant que je ne referme la porte :

« Papa, j'aime tout le monde. »

Demain, je ferai une chose qui les peinera et qui les marquera.

Le plus jeune portait un pantalon en coton, une chemise grise et des bretelles bleues. Tandis que je ramasse ces vêtements par terre et que je les lance dans le panier de linge sale, un bruit au-dehors me fait sursauter. Je retiens mon souffle.

Déjà !

Elle pousse sa bicyclette dans l'entrée. Elle prend les sacs de provisions dans le panier.

Depuis des mois et surtout ces derniers jours, où que je sois, — que je travaille, m'habille ou attends le bus —, je contemple cette rupture sous tous les angles possibles. Plusieurs fois j'ai raté ma station de métro ou je me suis retrouvé dans un lieu familier que je ne reconnaissais pas. Je ne sais pas toujours où je suis et c'est parfois une expérience agréablement fatigante.

Mais ces jours-ci, j'ai l'impression de regarder le monde en ayant la tête à l'envers.

J'ai tenté de me convaincre que quitter quelqu'un n'est pas la pire chose qu'on puisse lui faire subir. C'est parfois douloureux, mais ce n'est pas forcément une tragédie. Si l'on ne quittait jamais rien ni personne, il n'y aurait pas de place pour la nouveauté. Bien sûr, passer à autre chose constitue une infidélité — aux autres, au passé, aux conceptions anciennes de soi. Peut-être, alors, chaque journée devrait-elle contenir au moins une infidélité essentielle, une trahison nécessaire. Il s'agirait donc d'un acte optimiste, plein d'espoir, garantissant la foi en l'avenir, l'affirmation que les choses peuvent non seulement être différentes, mais meilleures.

Moyennant quoi j'échange Susan, mes enfants, ma maison, le jardin plein de plantations illicites et de fleurs de cerisier que j'aperçois par la fenêtre de la salle de bains, contre un endroit chez Victor où il y aura des courants d'air et de la poussière sur le plancher.

Il y a huit ans, Victor a quitté sa femme. Depuis lors, même en mettant de côté la prostituée chinoise qui jouait du piano toute nue et qui a essayé de s'incruster chez lui, il n'a connu que des amours malheureuses. Quand le téléphone sonne, il exécute une sorte de gigue paniquée en se demandant quelle catastrophe va encore lui tomber dessus et de quelle prove-

nance. Victor, voyez-vous, sait donner de l'espoir aux femmes, à défaut de les satisfaire.

Nous trouvons les pubs et les restaurants plus agréables. Je dois dire que, lorsque Victor n'est pas assis dans l'obscurité, les yeux enfoncés au fond de leurs orbites et les pupilles dilatées par l'incompréhension et la colère, il peut être facile à vivre, voire amusant. Il se fiche que je sois silencieux ou volubile. Si je lui demande pourquoi sa femme le déteste toujours, il me le dira. Comme mes enfants, j'apprécie une bonne histoire, surtout si je l'ai déjà entendue. J'exige tous les détails ainsi que l'atmosphère générale. Mais il parle lentement, comme font certains Anglais. Je me demande souvent s'il attend simplement le mot suivant, à moins qu'il n'ait définitivement perdu le don de la parole. Mais j'accueille de bonne grâce ces intermèdes paisibles qui me donnent l'occasion de rêver. Néanmoins, ai-je vraiment envie de monologues et de longues pauses tous les jours ?

Susan est maintenant dans la pièce.

« Pourquoi ne fermes-tu jamais la porte de la salle de bains ? dit-elle.

— Quoi ?

— Pourquoi ne la fermes-tu pas ? »

Je ne trouve rien à lui répondre.

Elle embrasse énergiquement les enfants. J'aime l'enthousiasme qu'elle leur prodigue. Quand nous parlons vraiment, c'est à leur pro-

pos, à cause de ce qu'ils ont dit ou fait, comme s'ils étaient l'objet d'une passion que personne d'autre ne pouvait partager ni comprendre.

Susan ne me touche pas, elle tend la joue à quelques centimètres de mes lèvres pour m'obliger à me pencher afin de l'embrasser et nous humilier tous les deux. Elle sent le parfum et la rue.

Elle va se changer, puis revient en jean et sweatshirt, avec un verre de vin pour chacun de nous.

« Bonsoir, comment vas-tu ? »

Elle me regarde avec insistance, afin que je remarque sa présence. Je sens mon corps se contracter, se ratatiner.

« Ça va. »

Je hoche la tête en souriant. A-t-elle remarqué la moindre différence sur mon visage aujourd'hui ? Me suis-je déjà trahi ? D'habitude, avant de la voir, je prépare deux ou trois sujets plausibles, comme si nos conversations étaient des examens oraux. Voyez-vous, elle m'accuse d'être silencieux avec elle. Si seulement elle savait comme je bredouille intérieurement. Mais aujourd'hui, j'ai été trop énervé pour répéter mon rôle. Cet après-midi, surtout, a été difficile. Et le silence, comme l'obscurité, peut être doux ; le silence aussi est un langage. Les couples ont de bonnes raisons de ne pas parler.

Elle m'explique comment ses collègues de travail l'ont laissée tomber.

« Ils ne sont pas assez bien, dit-elle.

— C'est vrai ? »

Elle passe un moment difficile depuis le rachat de la maison d'édition où elle travaille. Mais c'est une femme aux sentiments tranchés, tant dans l'enthousiasme que dans l'aversion. Généralement, l'aversion l'emporte. Les autres, moi compris, la frustrent et la mettent en rage. C'est troublant, la manière dont je me sens contraint de partager ses sentiments, même quand je ne connais pas les gens en question. Tandis qu'elle me parle, je comprends pourquoi je laisse la porte de la salle de bains ouverte. Je ne peux pas rester longtemps avec elle dans une pièce sans avoir l'impression de devoir faire quelque chose pour l'empêcher d'être aussi furieuse. Mais je ne sais jamais quoi faire et il me semble bientôt qu'elle me coince contre le mur pour me frapper.

L'eau du bain des deux garçons s'écoule lentement, car leurs jouets bloquent le trou d'évacuation. Ils refusent de bouger tant qu'il reste de l'eau, puis ils se font des moustaches et des chapeaux avec les dernières bulles. Je finis par soulever le plus jeune hors de la baignoire. Susan s'occupe de l'autre.

Nous les enveloppons dans d'épaisses serviettes à capuche. Avec leurs cheveux trempés et les gouttes d'eau sur leurs cous, les deux garçons épuisés ressemblent à des boxeurs miniature après un match. Ils élèvent la voix à cause du pyjama qu'ils veulent porter. Pour le plus jeune, ce sera un T-shirt Batman, sinon rien. On dirait que, malgré leur jeune âge, ils friment déjà. Ils ont dû attraper ce tic en nous regardant.

Susan donne au plus petit un biberon qu'il porte à sa bouche en le tenant à deux mains, comme une trompette. Je la regarde caresser les cheveux de notre fils, embrasser les fossettes de ses doigts, lui frotter le ventre. Quelle splendide innocence ont les gens quand ils ne s'attendent pas à ce qu'on leur fasse du mal. Qui pourrait la détruire sans se blesser soi-même ? À l'école — je devais avoir huit ou neuf ans —, j'avais pour voisin un gamin nauséabond qui venait d'une famille pauvre. Un jour, alors que nous nous levions tous, sa jambe a glissé derrière le banc. Je l'ai attrapée et l'ai coincée là. Son expression de surprise et de souffrance inexplicable est restée gravée dans ma mémoire. On peut choisir de faire du mal ou du bien à autrui.

Nous accompagnons les enfants au rez-de-chaussée, où ils s'allongent nonchalamment sur des coussins en suçant leur tétine pour regarder *Le Magicien d'Oz*, les yeux mi-clos. On dirait deux richards fumant leur cigare dans un

champ par une journée caniculaire. Ils réclament des gâteaux au gingembre, comme si j'étais le maître d'hôtel. Je vais chercher lesdits gâteaux à la cuisine sans me faire remarquer de Susan. Les garçons tendent vers moi leurs doigts gourmands, mais leurs yeux restent rivés à la télé. Au bout d'un moment, je ramasse les miettes et, après m'être demandé quoi en faire, je les jette dans un coin.

Susan s'active à la cuisine en écoutant la radio et en regardant le jardin. Elle aime ça. Son enfance, comme la mienne, a été assez désagréable. Maintenant, elle se donne beaucoup de mal pour trouver des aliments de qualité et préparer de bons repas. Même lorsque nous achetons des plats tout prêts, elle ne nous laisse pas manger parmi un fouillis de journaux, de livres d'enfants et de lettres. Elle prend des serviettes, allume des bougies et ouvre une bouteille de vin en insistant pour que nous ayons un authentique repas de famille, sans oublier les silences pesants et les disputes verbales. Maintenant que j'y pense, Susan aime vraiment qu'on lui demande son avis et elle donne souvent de bons conseils. Mais pour ce qui me tracasse, je ne peux tout de même pas lui demander ce qu'elle ferait à ma place.

Susan aime les ventes aux enchères, où elle achète des tableaux, des gravures et des meubles originaux, souvent décorés de bouts de velours

usé à certains endroits. Nous possédons beaucoup de lampes, de coussins et de rideaux, dont certains suspendus au beau milieu du salon, comme si une pièce de théâtre allait s'y jouer, des rideaux où les garçons grimpent afin d'essayer de s'y balancer malgré mes efforts pour les en empêcher. Il y a des fauteuils profonds, des postes de télévision, des téléphones, des pianos, des revues et des chaînes hi-fi dans chaque pièce. La plupart des gens ne bénéficient pas d'un tel confort.

Chez moi je ne me sens pas chez moi. Demain matin, je vais larguer les amarres. Définitivement. Adieu.

Assis par terre à côté des garçons, je défais ma ceinture dès que j'en ai trouvé la boucle parmi les replis de mon ventre. Pour une fois, je ne prends pas le journal ni ne regarde le film, mais j'observe mes fils, leurs pieds, leurs oreilles, leurs yeux. Ce soir, puisque je suis à la fois ici et ailleurs — presque un fantôme, déjà — je ne boirai pas, je ne me défoncerai pas ni ne me disputerai. Il faut que je sois conscient de chaque chose. Je veux enregistrer une image mentale transportable que je pourrai évoquer à ma guise quand je serai chez Victor. Ce sera la première des rares choses que je dois, ce soir, choisir d'emporter avec moi.

Tout à coup, je me sens prêt à vomir et je plaque ma main contre ma bouche. Mon



malaise décroît. Mais maintenant j'ai envie de hurler ! J'ai l'impression d'être dans un avion en piqué. Je verrai les enfants aussi souvent que je pourrai, mais je vais regretter bien des choses ici. Le chaos de la vie familiale : la voix des enfants qui chantent leur version scatologique de *Frère Jacques* ; les observer tandis qu'ils regardent la télé à travers leurs jumelles toutes neuves ; tous les trois en train de danser en écoutant les Rolling Stones, l'aîné en équilibre précaire sur la table basse, l'autre défonçant presque le canapé ; les regarder sur leurs vélos, tandis qu'ils s'éloignent de moi en criant ; ils marchent dans la rue ensoleillée, chacun tenant un parapluie ouvert et chantant *Singing in the Rain*. Un jour, quand l'aîné était encore bébé, il a vomi dans l'une de mes chaussures et je ne me suis aperçu de rien avant d'être dans le taxi en route pour l'aéroport.

Si je rentre à la maison et que les enfants n'y sont pas, et même si j'ai beaucoup de choses à faire, j'erre parfois de pièce en pièce en attendant que leurs visages apparaissent dans l'encadrement d'une porte et que leur énergie chaotique ranime le monde.

Qu'y aurait-il de plus important ? Perdu au milieu de ma vie sans connaître le chemin qui me ramènerait chez moi, au nom de quel type d'expérience est-ce que je crois renoncer à tout ça ? J'ai eu tout mon saoul d'expériences émo-

tionnelles avec des hommes, des femmes, des collègues, des parents, des connaissances. Je lis, je réfléchis et je parle depuis des années. Mais ce soir, où trouver le moindre conseil ? Je devrais sans doute être impressionné par le fait que je ne me suis pas attaché aux choses, que je suis assez libre et détaché pour m'en aller demain matin. Mais à quoi bon cette liberté ? Nul doute que la liberté ultime consiste à choisir, à échanger cette liberté contre les obligations qui vous lient à l'existence — à s'impliquer.

Toute cette confusion ne va pas me lâcher. Mais demain matin, j'ai intérêt à y voir plus clair pour certaines choses. Je ne dois pas me vautrer dans l'apitoiement sur moi-même, du moins pas plus longtemps que nécessaire. J'ai découvert que ce ne sont pas mes humeurs qui me frustrer, mais leur intensité et leur durée indéterminée. Je me sens vaguement abattu, je crains une dépression qui durerait un an. Quand Nina, mon ancienne amie, devenait distante ou agressive, j'étais convaincu qu'elle se détachait définitivement de moi.

Ce soir, l'émotion qui l'emporte est la peur de l'avenir. Au moins, me dira-t-on, mieux vaut avoir la peur des choses que leur ennui, et la vie sans amour est un long ennui. J'ai peut-être peur, mais je ne suis pas cynique. J'essaie d'être

ferme. Ce soir, ne vous en faites pas, je vais remettre les pendules au malheur.

Je devrais aussi réfléchir à ce que j'aime dans la vie et chez les gens. Sinon, je risque de transformer l'avenir en une terre stérile, d'éliminer toute possibilité de développement ultérieur. Il est facile de se tuer sans mourir pour de bon. Malheureusement, pour atteindre l'avenir, il faut se colleter avec le présent.

En réfléchissant à tout ça, j'ai pensé à plusieurs personnes qui ont apparemment souffert de dépression pendant presque toute leur vie et ont accepté cet état de relatif malheur comme leur dû. Combien de temps mes nombreuses dépressions m'ont-elles fait perdre en tout ? Au moins deux années. Un temps plus long que tous mes plaisirs sexuels mis bout à bout.

Je m'encourage à penser aux plaisirs accessibles au célibataire londonien, aux choses agréables qui m'attendent sans doute. Mes fils lèvent les yeux en m'entendant pouffer de rire. Victor va dans un bar, rencontre une femme qui porte un anneau dans la langue et qui l'invite dans son loft de l'East End. Elle aime être attachée ; elle a tout ce qu'il faut pour ça. L'anneau se promène contre les couilles de Victor, telle, m'explique-t-il, une limace qui aurait un roulement à billes sur la tête. Ils s'amuse à mettre les clefs aux mauvais endroits. Il a les fesses brûlantes.

Le lendemain, il passe à une heure improbable et insiste pour que nous prenions le petit déjeuner ensemble afin de m'en parler. Je l'informe que la nounou, comme il arrive à certaines nounous, a perdu le désir de vivre, et qu'il est difficile de trouver une baby-sitter à point d'heure. Mais j'arrive enfin au café, heureux de sortir et de me faire servir un petit déjeuner au lieu de courir en tout sens, comme c'est d'habitude le cas, en tenant des toasts tartinés de confiture qui finissent inévitablement par terre et à l'envers.

Victor ne fait grâce d'aucun détail.

« Et toi, tu as fait quoi ? » me demande-t-il poliment, enfin.

Je soupire. Vêtu d'un vieux survêtement de sport, j'ai bu de la bière au lit en toussant, en fumant et en écoutant au casque un quatuor tardif de Beethoven.

Cette femme et Victor ne se sont jamais revus. Presque tous les soirs, Victor regarde la télé tout seul, un plateau de cervelas et de chips sur les genoux, un ou deux oignons marinés en guise de garniture.

Un autre ami : un comptable rondouillard, alcoolique, d'âge mûr. J'ai envié son enthousiasme quand il m'a parlé de la vie dont le mariage le tenait pour l'instant à l'écart. Il a travaillé trop dur pour apprécier réellement la liberté de l'adolescence. Il quitte sa femme,